

SARA-ÀNANDA FLEURY

WESTERN SPAGHETTI

nouvelles



LE QUARTANIER

COMME DANS UN
WESTERN SPAGHETTI

TE SOUVIENS-TU de ces lettres que je t'écrivais de Montauban, pendant la guerre? Ces lettres qui répétaient les mêmes choses, toujours les mêmes choses... Mais que pouvais-je bien te dire de plus? *Quelques nouvelles de notre armée en déroute, le temps est dégueulasse, tu me manques. Mais je vais bien. Et je t'aime.* Nous étions des milliers à recracher l'humiliation de la défaite, à découper nos ombres sur le dos de cartes postales.

Aujourd'hui, si je devais t'écrire une lettre, la dernière, je le ferais en slip et sur une chaise en plastique rose à l'ombre du cognassier, au fond de la cour. Je te parlerais du jardin envahi de ronces, je te dirais : ce matin, j'ai remis une couche de peinture sur les volets et j'ai vu un nid de mésanges dans le lierre. Je me plaindrais du temps qui est dégueulasse et je finirais par quelques mots largués en bas de la page, serrés les uns contre les autres comme une ligne de soldats terrorisés devant leur feuille soudain devenue trop étroite pour

dire l'essentiel : tu me manques terriblement. Mais ça va. Et je t'aime.

Après ta mort, je suis resté deux ans dans notre appartement rue Antoine-Chantin. Tout à coup, je me retrouvais seul dans ce trois-pièces aux couleurs chatoyantes, mais épouvantables, entouré de tapisseries baroques, coincé entre un salon aux murs parme et un lit en chêne aussi dur qu'un cercueil. Ton mauvais goût en matière de décoration intérieure est sans doute ce qui m'a le plus manqué durant ces années de viduité. Tous les matins, j'ouvrais les yeux sur une peau de vache hollandaise suspendue au mur de la chambre à coucher et je ne savais pas si je devais me rouler dedans ou pleurer sur ses poils.

Sans la bouffe et les westerns, je serais sûrement mort de chagrin dans ton fauteuil à frange. Heureusement, manger des frites en regardant de vieux Sergio Leone à la télé me comblait d'une joie simple, mais efficace. Toutes les nuits, j'imaginai notre salon se transformer en décor de western spaghetti : la caméra frôlait dans un travelling arrière le coq de Barcelos en faïence émaillée, le téléphone à cadran, la table en marbre, puis une vue en contre-plongée faisait apparaître le fauteuil en velours. Dans ce fauteuil se tenait un homme. Un homme qui aurait pu être moi. Un moi plus jeune. Plus beau aussi. Un type rutilant, la raie à gauche, les ongles propres. L'homme que je croyais être en dehors des miroirs.

Pendant longtemps, j'ai vieilli en même temps que mon reflet, et puis un jour, vers l'âge de trente-sept

Comme dans un western spaghetti

ans, je me suis regardé dans la glace de ma salle de bain, et l'image que j'y ai vue s'est figée. Dans ma tête de vieux hirsute, je n'ai pas changé, j'ai toujours trente-sept ans, je suis cette carrure, cette mâchoire, j'ai encore ces épaules athlétiques. Jusqu'à ce que j'aperçoive, au détour d'un couloir ou d'un hall d'immeuble, la silhouette réfléchie d'un vieillard. Je l'examine, il m'examine en retour. Nous partageons un regard stupéfait. Je porte la main au cœur : lui aussi. Je lève les sourcils : lui aussi. Nous sommes les deux cow-boys d'un duel final. Il me semble même entendre l'harmonica jouer la mélodie d'*Il était une fois dans l'Ouest* tandis que le petit vieux dans le miroir s'étonne que je sois encore là. Je grimace, les traits tirés vers le sol :

— Oh mon Dieu, qu'est-ce que vous avez pris cher ! s'exclame mon double.

Il a raison. Il suffit de voir cette peau couverte de taches, ces coulées de paupières et ce visage pompéien. Seul mon crâne m'inspire une tendresse particulière. Mes cheveux virevoltent au-dessus de ma tête comme les cendres d'un mégot. Un coup de vent et me voilà épluché. Pelé. Comme une patate.

Au fil des ans, mon corps s'est multiplié. Nous étions deux à nous mouvoir, à pisser, à ronfler : il y avait celui qui n'arrêtait pas de vieillir, et l'autre, celui qui n'aurait jamais plus que trente-sept ans. Nous étions deux ou bien deux cents, pour ne pas être un seul. Notre corps résonnait de toutes les voix d'hommes que nous avions été : à dix ans, à vingt-deux ans, à quatre-vingt-sept ans.

Et toujours, nous sourions avec bravoure, parce que c'est tout ce qui nous restait de munitions; nous sourions de tout notre dentier.

Peut-être serais-je encore en train de sourire devant un plat de frites ou de pleurer dans tes rideaux si un agent immobilier n'était venu sonner à la maison, un jour d'hiver, à l'heure du goûter. Une banane à la main, j'ai ouvert la porte en caleçon. La chevauchée des Walkyries rugissait depuis les enceintes du salon jusque dans la cage d'escalier. Un type assez grand, le cheveu noir et gominé, la chaussure pointue, se tenait en face de moi. Son visage me rappelait celui de Charles Bronson.

Sans prêter attention à mon accoutrement, l'homme a hululé une sorte de rap foncier. Il parlait fort, pensant pouvoir concourir avec Wagner ou croyant que j'étais sourd, sénile ou amoindri par l'une de ces maladies censées séparer les vieux du reste de l'humanité. Il criait qu'il avait déjà vendu plusieurs biens dans le quartier, que la conjoncture du marché immobilier était avantageuse pour les propriétaires, sans compter la nouvelle loi patrimoniale et la flambée des prix dans le XIV^e arrondissement ces dernières années.

— Rendez-vous compte, monsieur Valène, de la vie que vous pourriez vous offrir !

Je répétais ses phrases à voix haute, entre deux bouchées de banane, pour tenter d'appriivoiser son charabia commercial. D'un geste chevaleresque, je l'ai invité à

entrer chez nous, plus convaincu par sa ressemblance avec Charles Bronson que par son éloquence. Il s'est avancé d'un air pieux dans le vestibule avant de se mettre à renifler de part en part notre appartement comme un chien qui fait le tour du propriétaire.

Ses mouvements étaient prompts, ses mains délicates, son teint cuivré. J'imagine qu'il devait courir le dimanche au bois de Boulogne, car ses muscles saillaient sous sa chemise cintrée. Mais tout ceci n'était rien en comparaison de son étonnante gémellité avec Charles Bronson. Il est d'ailleurs probable que je l'aurais fichu dehors dès la première seconde s'il ne m'avait pas tant rappelé l'acteur, quand bien même ce Bronson-là avait un accent franc-comtois et un genre de coupe mulet. Quand j'ai mentionné cette ressemblance troublante, il s'est mis à transpirer et à dodeliner de la tête.

— Calmez-vous, Bronson, l'ai-je rassuré en posant ma main sur son épaule.

J'ai aussitôt regretté mon geste. Bronson mesurant au moins une tête de plus que moi, mon bras était à présent bloqué et j'étais incapable de le déloger. Je tentais une sortie plus ou moins gracieuse, par étapes, glissant mes doigts crispés le long de son trapèze, tandis que Bronson m'encourageait, les yeux mi-clos :

— Plus à gauche, non en haut. Mmm... Oui, là, c'est bien...

— Nom de Dieu, Bronson, je ne vous fais pas un massage, je veux simplement récupérer mon bras !

Il s'est confondu en excuses, m'a demandé pardon,

mais sans pour autant m'aider, si bien que nous sommes restés ainsi un temps qui m'a paru une éternité, agrippés l'un à l'autre comme deux adolescents dont les appareils dentaires se sont emmêlés et qui ne savent plus comment se dénouer. Bien qu'embarrassante, la proximité de nos corps m'a troublé. Depuis quand n'avais-je pas éprouvé la chaleur et la fragilité d'un corps humain contre le mien ? Depuis quand étais-tu morte, Adèle ? Depuis quand t'avais-je perdue ?

Je réalisais en me libérant que la vie est une expérience étrange. Un jour, vous mangez seul une banane dans votre appartement, et la minute d'après, vous vous retrouvez le menton plaqué contre le torse musclé de Charles Bronson.

La semaine suivante, l'agent immobilier est revenu se présenter à ma porte. J'avais secrètement espéré sa visite, sans trop chercher pourquoi, sans doute en raison de notre pudique intimité, des petits coups secs qu'il avait donnés dans les murs pour savoir s'ils étaient porteurs, ou encore parce qu'il avait rougi jusqu'à la racine des cheveux quand je lui avais dit qu'il ressemblait à un cow-boy. Il avait sonné à midi pile, l'air penaud, un dossier Century 21 sous un bras et son imperméable détrem pé sous l'autre. Je l'ai débarrassé de ses affaires, et nous nous sommes installés dans la cuisine en nous plaignant de la météo. Nous avons bu un café, et je l'ai écouté me parler d'appartements, de taux d'emprunt,

d'investissements. Très vite, nous avons évoqué des sujets qui n'avaient rien à voir avec l'immobilier. Il m'a posé des questions sur toi. Il a dit ton nom. C'était la première fois depuis longtemps que je l'entendais dans la bouche d'un autre, si bien que je me suis mis à pleurer. Mais n'aie crainte, je suis resté digne et j'ai prétendu que c'était ma cataracte. Bronson a détourné le regard et nous avons poursuivi comme si de rien n'était.

Au moment de partir, il m'a tendu une brochure avec une carte de visite qui exhibait sa tête de nigaud souriant, les oreilles légèrement décollées. Ça m'a un peu agacé.

— Mais si je vends cet appartement, où est-ce que j'irai vivre, moi ?

Le visage de Bronson s'est éclairé.

— Eh bien ! C'est là que j'interviens, monsieur Valène, a-t-il soufflé en fléchissant les genoux comme s'il avait attendu ce moment toute sa carrière. Laissez-moi faire et je chercherai pour vous cette maison à la campagne *dont vous avez toujours rêvé*.

Ça m'a cloué. Comment pouvait-il savoir ? Moi qui n'avais jamais su ce qu'il faut espérer de la vie, moi qui passais à côté de tout, voilà que Charles Bronson débarquait chez moi et m'apprenait qu'il existait, de par le monde, un lieu singulier, une maison, une arche immobile ; en somme, une réponse à la seule question que je n'avais pas pu poser : comment vivre cette vie sans toi ?

Bronson m'a rendu visite la semaine suivante, celle d'après, et ainsi de suite jusqu'au printemps. Il venait le mardi midi. Au fil des semaines, nous avons pris

des habitudes. À onze heures, je mettais la friteuse en marche, plaçais deux bières au frais, puis essorais la salade. Au début, la raison de ses visites était clairement identifiée : il voulait me convaincre de vendre l'appartement. Bien sûr, quand il avait déroulé son baratin, on finissait par discuter d'autre chose. Jamais de grands débats politiques et encore moins de conversations à cœur ouvert. Il me parlait de sa moto, celle qu'il allait s'offrir grâce à sa prochaine commission, et moi, je lui racontais les films que j'avais vus récemment.

— Alfred, m'a-t-il un jour demandé, pourquoi aimez-vous autant les westerns ?

J'ai réfléchi un moment.

— Parce que dans les westerns, mon cher Bronson, les gentils n'ont pas des têtes de gentils, et les salauds sont beaux comme Henry Fonda. Et personne n'a peur de mourir.

À la fin du repas, c'était à mon tour de lui poser des questions sur « le rêve de ma vie ». Je consultais Bronson comme je l'aurais fait avec une voyante. Il n'avait pas la tête de l'emploi, mais il était opiniâtre et doté d'une certaine imagination. Tous les mardis, il revenait avec de nouvelles descriptions, à la fois très vagues et très pointues sur mon avenir en province :

— Je vois de l'eau : un lac, une rivière. Peut-être une mare privative. Ça se voit beaucoup dans le Perche Sarthois.

— Ah non, pas les mares, ça pue.

— Bon, bon, c'est votre rêve après tout. Mais j'ima-

Comme dans un western spaghetti

gine bien une fermette rénovée, quand même, non? Pierres apparentes, poutres et cheminée. Qu'en dites-vous?

Il devait élaborer à l'avance ces visions de félicité propriétaire. Il est probable qu'il y pensait chaque soir avant de s'endormir, pris dans une quête dont il était à la fois l'instigateur et le dépositaire. Au fil du temps, ses descriptions s'étaient affinées, détaillant l'inventaire non plus d'un espace quelconque, mais d'un lieu singulier, au confluent de ce que j'imaginai être sa maison d'enfance et le catalogue d'annonces Century 21. Finalement, au mois d'avril, j'ai cédé. D'accord, il pouvait vendre l'appartement. D'accord aussi pour ma nouvelle vie, puisque ça lui tenait tant à cœur.

Comme promis, en quelques jours seulement, Bronson a vendu l'appartement à un petit couple grognon. J'ai ressenti une forte émotion lors de la signature de la promesse de vente, comme un vertige dans le ventre, et surtout une terrible envie de vomir sur les chaussures du notaire. J'étais si pâle que Bronson a proposé de me raccompagner. Il en profiterait, m'avouait-il candidement, pour me présenter la moto qu'il venait de s'offrir.

Dehors, il faisait doux, le soleil flattait les grands immeubles de part et d'autre de l'avenue du Général-Leclerc, les gens achetaient des brins de muguet à un euro et l'un de nous, au moins, était de très bonne humeur. Bronson me parlait de sa recherche d'une

maison « parfaite pour moi », dans un village tranquille qui sentait bon le terroir et l'ataraxie. Avec une voix d'animateur de jeu télévisé, il m'a demandé à quel prix j'estimais ce « rêve d'une vie ». J'ai regardé le ciel vide. Il était difficile de se représenter la valeur d'un rêve. Merde, ai-je dit tout haut, il ne faut pas que je me plante.

Rue d'Alésia, Bronson a pointé du doigt une moto orange garée devant le Monoprix. Des flammes jaunes s'étiraient le long du garde-boue. Il souriait, fier comme un jeune papa. Cette bécane, m'a-t-il confié, il en rêvait depuis son arrivée à Paris. Avec la commission sur la vente de l'appartement, il s'était enfin débarrassé de son scooter pour se payer une vraie moto de sport. Il voulait la baptiser Adèle, comme toi. J'ai trouvé ça magnifique.

Après avoir enfilé son casque, Bronson s'est hissé sur sa moto d'un mouvement de hanche rapide puis a fait pétarader le pot d'échappement. Les dames qui sortaient du Monoprix ont sursauté. Il m'a adressé un signe de la main et a filé vers l'ouest.

Tout à coup, je ne me sentais plus fatigué. J'avais envie de marcher. Au lieu de rentrer, je suis passé par de petites rues, revisitant cette portion du XIV^e arrondissement où nous avons vécu pendant quatre décennies. J'ai pensé au prix des rêves, à la valeur qu'ont les choses, et j'ai noté dans un carnet :

— 1 271 600 francs : le prix de vente d'un fonds de commerce porte d'Orléans.

Comme dans un western spaghetti

- 48 999 francs : une voiture bleue Volkswagen avec un signe « bébé à bord » collé sur la vitre arrière.
- 5 francs : le prix d'un pain au chocolat à la bonne boulangerie.
- 1 432 francs : la piqûre fatidique du voisin vétérinaire dans la cuisse de Mimi, le dernier chat que nous avons eu.

Ça, c'était il y a longtemps, tu étais encore là, mais ça m'est resté. Je me souviens d'avoir pensé que c'était un bon prix pour mourir en paix, sa paluche dans ma paluche.

Moins d'une semaine plus tard, Bronson s'est à nouveau assis à ma table de cuisine. Je nous ai servi un café tiède et des madeleines au citron. En contrebas, les enfants de l'école primaire criaient dans la cour de récréation. J'ai pris un feutre noir et j'ai griffonné un chiffre sur un Post-it. Puis, je l'ai fait glisser avec lenteur et dignité à l'autre bout de la table, comme j'avais vu de grands acteurs le faire au cinéma. Bon joueur, Bronson a retourné le coin du papier à la manière d'un pro du poker. Il a plissé le front quand il a lu ma proposition : 2 844 000 anciens francs.

Après son départ, j'ai longuement fixé le bout de papier jaune fluo. J'espérais avoir tiré le bon numéro.

Le village d'invertébrés où se situait « la maison de mes rêves » ne m'était pas inconnu. À toi non plus, d'ailleurs.

Mouron-sur-Loire, t'en souviens-tu ? C'était au début des années soixante. Nous y avons passé de courtes vacances dans notre camping-car, au bord de l'eau. Bronson, grand druide de la superstition, a vu dans cette coïncidence un signe de bon augure. Mais quand nous sommes arrivés, je n'ai pu reconnaître ni la rue principale, ni l'unique café, ni l'unique marchand de journaux, ni l'unique coiffeur : tous ces lieux que j'avais probablement fréquentés lors de notre séjour. À la place, il n'y avait qu'un paysage banalement champêtre, si bien que j'ai cru un instant m'être égaré dans le rêve d'un autre.

Quand Bronson a pointé du doigt une maison de l'autre côté de l'avenue, j'ai compris que le chiffre inscrit sur le Post-it ne serait que le prix à payer pour un peu de dignité.

Agrémentée d'une vaste cour, la maison était au moins deux fois plus grande que l'appartement rue Antoine-Chantin. Ni jolie ni moche, elle représentait une forme de lieu acceptable : un monde sans couvre-lit en éponge, sans tapisserie baroque ; un monde neutre où personne ne viendrait me chercher et où je n'attendrais personne, sauf peut-être un agent immobilier à coiffure mulot. D'un geste solennel, Bronson m'a tendu les clefs, et depuis ce jour je suis l'heureux propriétaire d'une maison sur la rue de Bazeilles, ainsi nommée en référence à la bataille franco-prussienne de 1870. Bronson y verrait un autre de ces présages favorables qui lui plaisent tant s'il savait que cette rue me rappelle *Les dernières cartouches*, un tableau d'Alphonse de Neuville

Comme dans un western spaghetti

que nous avons vu ensemble au musée d'Orsay. C'était il y a quarante ans, si ma mémoire est bonne. Quelques soldats retranchés à l'intérieur d'une auberge, la fenêtre ouverte sur un ciel glacé : ce sont les éclats d'une guerre sur le point de s'achever.

La rue de Bazeilles est composée de maisons étroites à un ou deux étages, serrées les unes contre les autres. Les façades ressemblent à des visages maigres avec deux trous pour les yeux et une bouche verticale qui fait la gueule, au-dessus de laquelle on a cloué une plaque avec un numéro. Derrière les façades, on aperçoit des petits vieux qui vivent couchés : un numéro, un schnock, un numéro, un autre schnock et ainsi de suite jusqu'au dénouement de la ville. Les maisons finissent toutes par se confondre et se chevaucher, comme les vêtements sur la corde à linge d'une famille un peu trop nombreuse. Au bout de la rue, les murs et les numéros s'espacent, l'herbe pousse plus fort et l'asphalte de la route bave sur le crépi écaillé des façades. Au bout du bout de la rue, la gare : des trains y passent en faisant trembler nos haies, nos maisons, en essaimant les taches brunes sur nos mains. Cette terre est traversée par les rails, mais personne ici ne prend le train ; au bout de la rue, il existe autant de lignes de désir que de rides sur mon front.

Adèle, c'est ici que j'habite.

Numéro 211, avant-avant-avant-dernière maison sur la droite.

Bronson avait bien fait son travail. Ce rêve aurait pu être le mien, ou sinon, le devenir. Cette maison était le décor parfait où vivre un épilogue très émouvant ponctué de vérités de pacotille. Ah oui, vraiment, j'étais bien avec mon plaid en viscoses, sur la chaise en plastique de la cour, prêt à m'évanouir en douceur dans ce paysage de papys à cataracte. J'imaginai que les mois, peut-être les années, s'étireraient ainsi et qu'il suffirait que je m'étende sur une surface chaude, tout nu au soleil, pour me fondre à jamais dans le décor.

C'est ici que cette lettre aurait dû se clore. On sait comment se termine ce genre d'histoires : un homme mélancolique se retire du monde ; plan d'ensemble sur un paysage désertique ; mélodie poignante d'Ennio Morricone ; fondu au noir ; *the end*.

Mais voilà, les choses ne se sont pas passées comme ça. D'abord, j'ai dû déménager. Et un déménagement à mon âge, c'est un événement qui vous ressuscite ou bien qui vous achève, même si vous engagez des déménageurs professionnels et qu'un Bronson vous donne un coup de main. Il m'a fallu démonter, trier, jeter, mettre en cartons, coordonner l'horaire du camion, puis tout recommencer à l'envers : vider, monter, accrocher, visser, combler. Au mois de septembre, alors que je me débarrassais avec triomphe de mes derniers cartons, Bronson m'a prévenu de l'arrivée par voie postale de quelques affaires oubliées dans la cave de mon ancien appartement.

Comme dans un western spaghetti

— Quelles affaires ? J'avais tout ramassé.

— Deux caisses. Probablement de vieux papiers ou des photos, je ne les ai pas ouvertes. J'ai pensé que vous voudriez les avoir.

— Vous vous donnez du mal pour rien, Bronson. Je vais tout jeter.

— Vous êtes bien installé ?

— On peut dire ça, oui. Une chose est sûre, je ne passerai pas l'hiver dans cette baraque mal chauffée.

— Ne restez pas dans cet état, il faut mettre le nez dehors, vous aérer l'esprit, rencontrer vos voisins. Pourquoi ne pas vous inscrire à des activités ?

Encore une fois, j'écoutais Bronson et prenais une carte d'adhérent au bibliobus. Je m'inscrivais à un stage de peinture sur soie, où des femmes aux cheveux permanentés violets me faisaient de l'œil derrière leurs abat-jour. J'assistais à des réunions de la Société d'ornithologie du Maine-et-Loire. Je retapais ton vélo de course Peugeot, qui dormait dans la remise. À présent, ce vélo, je l'enfourche tous les matins, avec mon sac en bandoulière et l'un de mes fameux casse-croûte à la mimolette, que je savoure ensuite sur les bords de la Loire. J'aime regarder voguer les embarcations : des pédalos, des canoës, des toues, et parfois de grandes gabares. Un jour d'octobre, poussant plus loin ma virée à vélo, je suis tombé sur une guinguette. C'était si inattendu, si charmant, que j'ai cru avoir une attaque. Après m'être allongé pour éviter la crise de spasmodie, je me suis offert une énorme omelette au persil suivie

d'une gitane sans filtre sur laquelle je me suis écorché la glotte. Non, ce déménagement ne m'avait pas achevé. Non, je n'étais pas mort, j'étais même carrément vivant.

Animé par cette énergie nouvelle, je me suis attaqué aux cartons que m'avait envoyés Bronson. J'y ai trouvé de vieilles diapositives et un projecteur. Tu le sais, j'ai toujours aimé la photo, j'avais un certain talent pour le portrait. Je suis particulièrement fier de deux clichés de toi, aujourd'hui encadrés au-dessus du téléphone : sur le premier, tu es assise à une table et tu équeutes des haricots. Tu viens d'obtenir ton diplôme de l'école normale, tu t'appêtes à devenir institutrice. Tu as vingt et un ans, et tes yeux noisette débordent d'un mélange d'entêtement et d'abnégation. Au moment où j'appuie sur le déclencheur, je sais déjà que ce regard ne se reproduira pas deux fois au cours de nos vies, qu'un jour il ne nous restera de cette journée qu'une photo d'une netteté sidérante.

Sur la deuxième image, tu te prépares dans la salle de bain au matin de tes trente-trois ans. La candeur a disparu de tes yeux. Tu portes à la place, entre les lignes de tes paupières, une sorte de joie rêche. Devant le miroir, tu relèves ton lourd chignon, la bouche pleine d'épingles à cheveux. Le reflet de ton regard croise le mien derrière l'objectif. La photo dit : voilà, c'est ça, aimer quelqu'un depuis quinze ans.

Quand je t'ai rencontrée, tu avais dix-sept ans, les

Comme dans un western spaghetti

cheveux courts, et tu venais chercher mon ami Camille tous les jeudis au café Daguerre. Il me reste peu de souvenirs de cette période. C'était avant 1939, et la guerre a emporté une partie de l'homme que j'étais. Ce que j'en retiens, c'est que tu as fini par quitter Camille et que tu m'as choisi, moi, le petit Alfred Valène, à la surprise générale, et à la mienne en particulier.

À tes côtés, j'ai eu une vie merveilleuse. Une santé de fer. Des congés payés. Quelques week-ends à la mer. Une carrière dénuée de tout excès de zèle. Des enfants que nous avons espérés et que nous n'avons pas eus. Un seul amour : toi. À vingt-cinq ans, j'ai traversé la guerre comme le reste, sans ego, sans rage, ballottant cette âme russe indémodable héritée de mon père. J'étais bonne pâte, j'étais ce que tu voulais que je sois : mari, employé à la RATP, semi-retraité, retraité fringant, retraité endeillé. J'aurais pu nourrir plus d'ambition et caresser ton corps plus souvent, mais ce que nous avions me suffisait. Cette vie aurait été ordinaire s'il n'y avait pas eu notre amour qui faisait tout déborder, qui infiltrait nos jours et les inondait comme une grande marée d'équinoxe.

Pris d'une sorte d'obsession de la diapositive, je me suis replongé dans chaque époque de notre vie avec une appétence qui m'étonnait moi-même. Je cherchais quelque chose que je n'avais pas su saisir dans la clarté de notre quotidien. Comme si un détail crucial m'avait échappé, et qu'il m'avait fallu tout ce temps pour m'en rendre compte. J'insérais les diapositives

dans la machine, les unes après les autres, je les scrutais, je notais les dates, le nom des personnes, les lieux. J'ai cru devenir fou à force de passer et repasser ces souvenirs, chargé d'une quête dont je ne connaissais ni le but ni le motif. Puis, une nuit, alors que je terminais le cycle de la fin des années cinquante, j'ai découvert une série de diapositives qui m'étaient inconnues. Tu étais au milieu de paysages quelconques, entourée de personnes que je ne reconnaissais pas. J'ai visionné chaque image longuement, et avec attention, jusqu'à ce que j'arrive à un portrait de toi devant le miroir de notre salle de bain. Mon cœur s'est emballé. La photo ressemblait à celle qui trônait dans le cadre en bois, au-dessus du téléphone. Pourtant, tout y était différent. La lumière, le grain du papier, ta posture.

J'ai promené le pointeur laser sur les éléments de cette image. Le point rouge, instable mais persistant, a frôlé ton sourire studieux, tes mains qui soulevaient le chignon au-dessus de ta nuque, pour s'arrêter au seuil de la salle de bain, sur la silhouette d'un homme en chemise de flanelle, un homme dont le visage était partiellement caché par l'objectif de son appareil photo. Son attitude nonchalante dans le chambranle de la porte laissait penser que ce n'était pas la première fois qu'il s'y trouvait. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de moi, mais quelque chose clochait. Cette silhouette était trop grande, la main qui tenait l'appareil était plus longue et plus osseuse que la mienne. Ses cheveux sombres étaient bouclés, tandis que j'étais blond et dégarni. Le

Comme dans un western spaghetti

reflet du photographe dans le miroir de notre salle de bain, sa main comme un nœud coulant autour de l'objectif, l'œil que je devinais derrière le viseur, ce n'étaient pas les miens.

J'ai passé en revue d'autres diapositives : anniversaires, paysages de bord de mer, portraits de toi devant l'enclos des tigres au zoo de Vincennes. Et de nouveau l'homme aux mains noueuses : plan américain, visage découvert. Un homme qui aurait pu être moi, mais qui ne l'était pas. Un homme que je connaissais sans le connaître, voisin de pupitre, voisin tout court, camarade perdu de vue puis retrouvé en zone libre, équipier de belote en attendant la démobilisation, vieil ami du café Daguerre. C'était Camille. Le Camille que tu n'avais pas choisi à dix-huit ans, puisque tu m'avais choisi, moi, était partout dans ta vie, le visage à contre-jour, la silhouette floue, si floue que je n'avais jamais su la voir.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi, je suis resté pétrifié, la bouche en sang à force de me mordre les joues. Ce n'est qu'au petit matin que je me suis écroulé de fatigue. Mes rêves se sont alors déployés comme des couteaux suisses, une lame après l'autre, un outil après l'autre, un souvenir après l'autre, pour finalement s'ouvrir, écartés, prêts à saisir, prêts à découper les contours d'un fantôme. Je te revoyais quitter l'appartement, je te revoyais pleurer sans raison, je te revoyais sourire pour rien. J'aurais dû savoir, et pourtant je ne savais pas, non, je ne savais pas que, derrière ton épaule, dans le reflet du miroir, se tenait Camille. Cette impression de vivre

dans l'ombre d'un autre, d'être toujours au moins deux à bouger, à ruminer, à t'aimer, tout cela était-il vrai ?

Les nuits suivantes ont été du même acabit : je me réveillais en sursaut d'un sommeil que je n'avais pas vu venir, le dos en sueur et le ventre en vrac. Des pans entiers de notre vie me revenaient en pleine figure dans un claquement vicieux d'élastique. Les questions fourmillaient le long de mes côtes, trop nombreuses pour que je puisse tenter d'y répondre.

Devant la télévision, je m'attendais à tout moment à ce qu'on parle du drame que j'étais en train de vivre, mais il n'y en avait que pour la disparition de John Kennedy Jr. au large de Martha's Vineyard. La seule information à la mesure de mon chagrin était la prédiction de la fin du monde par Paco Rabanne. Si tout se passait selon ses visions, dans moins d'un mois, la station Mir s'abattraît sur la France. Cette prophétie m'était d'un grand réconfort.

Au bout d'une semaine de délires nocturnes, j'ai peu à peu repris mes esprits, comme tiré par la peau du cou et mis face à l'unique question qui en valait la peine : n'avais-je pas été un bon mari et un bon amant ? Moi, Alfred Valène, n'avais-je pas été assez pour toi ? Les balades dans notre quartier, au bras l'un de l'autre, les friands au jambon du traiteur, les vacances en camping-car, la carte routière dépliée sur tes genoux, les parties de backgammon chez les voisins, le paquet de caramels au-dessus du poste de télévision pour les soirées *Thalassa*, les bains qu'on prenait ensemble le

Comme dans un western spaghetti

dimanche matin, le schnaps en hiver, les kirs en été, la petite mélodie France Inter avant les nouvelles de dix-huit heures, ta gourmandise, ma gourmandise, tes Reader's Digest indigestes, mes vieux westerns tragico-comiques, tout ça mis bout à bout, ce n'était pas assez pour toi ?

Si le diable est dans les détails, on peut dire qu'il a toujours été parmi nous : dans les plis, dans les gris, derrière les genoux, là où la peau est aussi fragile qu'un secret. J'ai fouillé dans mon répertoire à la recherche de quelqu'un qui n'était pas mort et je suis tombé sur la carte Century 21 de Bronson.

— Patrimonial et matrimonial, c'est un peu pareil au fond, non ? ai-je demandé à Derrick qui traversait l'écran de la télévision à ce moment-là.

Au téléphone, Bronson avait l'air fatigué, son accent franc-comtois était plus prononcé que lors de nos derniers échanges.

— Alfred ?

— Comment le savez-vous ?

— C'est que, en général, les gens ne m'appellent pas Bronson. Ils m'appellent Hervé Bulot. C'est mon nom.

Je suis resté vague sur les raisons de mon appel, je voulais qu'il vienne au plus vite, ce qu'il a d'abord refusé. J'ai tout de même réussi à l'alerter en lui annonçant que je n'étais plus sûr du rêve qu'il m'avait concocté, qu'il s'était planté sur toute la ligne, que cette maison me rendait fou et que j'allais la vendre.

De fait, trois jours plus tard, au moment où j'ouvrais

les volets côté rue, le visage casqué de Bronson est apparu dans le cadre de la fenêtre. J'ai bondi de frayeur en poussant un cri aigu, et Bronson a sursauté à son tour. Je l'ai fait entrer dans la cuisine et il s'est assis à ma table, reprenant ses vieilles habitudes. Je ne lui ai pas laissé le temps de terminer son café. Je lui ai tout déballé, depuis la découverte de la photographie et de l'homme dans ma salle de bain, jusqu'aux souvenirs qui resurgissaient par salves et semblaient aussi vivaces qu'une pomme. Et afin d'appuyer mon propos, j'ai attrapé une golden qui traînait sur la table et l'ai croquée avec un enthousiasme si spontané que j'ai cru que mon dentier ne tiendrait pas le coup.

— Voilà, Bronson, vous savez tout. Camille et le reste.

Il n'a rien répondu. Puis, il a saisi son téléphone portable.

— Camille comment, vous dites ?

— Ne soyez pas ridicule. S'il existe un dieu, ce dont je doute à l'heure où nous parlons, Camille Pépin est déjà mort et enterré.

Bronson a composé le numéro des renseignements.

— Alors, le 12, bonjour madame, j'aurais voulu avoir le numéro de monsieur Pépin Camille. P, E accent aigu, P, I, N.

De l'autre côté de la table, je gesticulais pour le convaincre de raccrocher. Trop tard. Il brandissait déjà un papier gribouillé d'un numéro de téléphone et d'une adresse.

Comme dans un western spaghetti

— M'étonnerait que ce soit lui, ai-je ricané pour masquer mon embarras.

— Vous n'avez qu'à composer le numéro, a-t-il rétorqué en prenant sa veste en cuir.

Je sentais qu'il aurait bien aimé s'attarder un peu plus longtemps, alors je lui ai fait promettre de revenir me voir bientôt pour m'emmener au cinéma. Avant de partir, il m'a regardé dans les yeux et m'a sorti sa petite phrase habituelle :

— Appelez-moi quand vous voulez. De jour comme de nuit.

Bronson était un chic type. Certes un peu concon, pas du tout cinéphile, encore moins courageux, mais mon genre de gars, en fin de compte.

N'étant pas particulièrement brave, j'ai mis un certain temps avant de trouver le courage d'appeler Camille Pépin. Pendant plusieurs jours, j'ai préparé un tas de Post-it au cas où l'émotion me ferait perdre mes moyens. La première fois que j'ai composé son numéro, le téléphone a sonné trois coups et j'ai raccroché brusquement. La deuxième fois, j'ai tenu jusqu'à la huitième sonnerie, soulagé que personne n'ait le temps de répondre. À la troisième tentative, quelqu'un a décroché presque aussitôt :

— Timéo, a grondé une voix d'homme dans le combiné, Timéo si c'est toi qui joues encore avec le téléphone de ta maman, tu vas voir...

— Camille Pépin ? ai-je osé, d'une voix chevrotante.

— Qui le demande ?

— C'est moi.

— Moi, qui ?

— Moi, Alfred Valène...

— Alfred, Alfred, mon Dieu, Alfred Valène. Mais tu n'es pas mort ? a demandé Camille sur un ton de sidération absolue.

— Jamais ! ai-je craché dans le téléphone.

— Ah...

— J'ai toujours eu une santé exceptionnelle !

J'en bavais d'indignation. Cette conversation m'échappait complètement. J'ai fouillé dans mes Post-it en respirant un grand coup.

— Écoute, je ne t'ai pas appelé pour te parler de ma santé.

— Ah bon, a murmuré Camille, visiblement déçu.

— Non. Je t'appelle parce que je viens de tout découvrir.

J'ai senti ma voix trémuler. On ne le dit pas assez, mais la vieillesse, ça rend sensible.

— Mais découvrir quoi ? a fini par demander Camille.

— Le pot aux roses.

J'ai raccroché sans attendre sa réponse, puis je suis sorti dans le jardin. De l'autre côté de la rue, le chien et l'enfant des voisins hurlaient de concert. Plus loin, un pompier à la retraite passait la tondeuse pour la cinquième fois cette semaine. Le monde vacillait dans une cacophonie effroyable. Sans doute aurait-il fallu que je m'étende sur une surface chaude, tout nu au soleil, pour me fondre à jamais dans le paysage, comme j'en

Comme dans un western spaghetti

avais eu si souvent la tentation depuis ta mort. Mais je n'étais plus cet homme-là. À la place, je me suis mis en slip, j'ai enfilé ma casquette Coca-Cola et j'ai observé le coucher du soleil à travers mon verre de schnaps.

L'homme que tu connaissais avait disparu. Celui qui lui a succédé n'aspirait alors qu'à un seul désir : celui d'enfourcher son cheval, un fusil accroché à la selle, et de partir pour de bon. On pense que le point culminant d'une vie se situe quelque part en son milieu, dans la fleur de l'âge, mais je venais de comprendre que mon apogée restait à venir. Ma vie entière se jouait maintenant. Je devais abandonner le village, direction plein ouest, chargé d'une mission : retrouver Camille Pépin pour le duel final de nos vies.

Évidemment, si j'avais eu un cheval, je l'aurais enfourché, mon fusil sur le dos et un chapeau en cuir sur mon crâne élagué, mais je n'avais que notre bon vieux camping-car. J'ai fait des provisions, acheté une carte routière et affiné mon grand plan de vengeance pendant plusieurs jours. Le camping-car me servirait de base de repli. J'avais tout prévu, même mon arme : la carabine que je gardais depuis la guerre. Il n'y avait que trois cartouches, que j'ai placées dans un sachet hermétique.

Avant de partir, j'ai allumé un grand feu dans la cour et j'y ai brûlé les lettres que mon père avait écrites à ma mère, et toutes celles que je t'avais envoyées pendant la guerre. Je me suis assuré qu'il n'en restait rien en remuant la cendre du bout de mon manche à balai.

J'aurais pu avoir l'audace de faire flamber la maison, mais je n'ai pas osé. Certains auraient cru à la fin du monde, à des débris de la station Mir tombés du ciel dans mon jardin. Tout le village aurait été en émoi, tous ces petits vieux habituellement couchés, numérotés, se seraient alors levés, droits comme des antennes, pour assister à cet autodafé. Au lieu de quoi, j'ai rangé mes chaussons, enfilé des bottes qui n'étaient pas aussi confortables que des santiags, mais qui avaient de bonnes semelles orthopédiques, puis j'ai griffonné une note sur un Post-it, que j'ai collé bien en évidence sur la toile cirée de la cuisine :

Mon cher Bronson, si vous lisez ceci, c'est que je suis mort. Je pars faire la peau à ce petit con de Camille Pépin. Tout ce qui s'élève doit un jour redescendre. Nous sommes ce jour-là. Adieu, mon ami.

Une fois installé dans le camping-car, j'ai fait vrombir le moteur sur le gravier de la cour. J'ai ouvert les fenêtres avec la chevauchée des Walkyries à plein volume et j'ai traversé le village comme on traverse le désert de l'Arizona. J'imaginai de grosses boules rêches, celles qu'on appelle virevoltants, rouler dans la poussière sur les côtés de la route. J'avais toujours voulu voir des virevoltants en vrai, savoir où ils vont, ce qu'ils parcourent, ce qui les tue. Peut-être que j'irais les voir après m'être occupé de Camille Pépin. Peut-être que j'en sortirais vivant.

Comme dans un western spaghetti

J'ai roulé lentement, en faisant des pauses pipi sur les aires de repos. La carte dépliée sur le siège passager, j'ai suivi des petites routes de campagne et longé des champs qui avaient brûlé à la fin de l'été. Enfin, je suis arrivé dans le village des Côtes-d'Armor où Camille Pépin avait pris sa retraite. L'endroit était sauvage et surplombait la baie de Saint-Brieuc. Au cœur du village, de nombreuses maisons avaient les volets fermés. Les rues étaient désertes et le vent soufflait dans les pins des jardins résidentiels. Le pavillon de Camille Pépin se trouvait au bout d'une rue escarpée. J'ai attendu un moment devant le portail, planqué à l'arrière du camping-car avec les jumelles du club d'ornithologie. Les fenêtres de la maison étaient en partie obstruées par des rideaux en dentelle grossière qui me rappelaient les filets de pêche de mon enfance, où tombaient comme des poissons mous les heures d'un ennui abyssal. À travers les rideaux, j'ai aperçu une lampe allumée. J'ai sorti la carabine chargée, puis j'ai claqué la portière du camping-car.

La porte en verre dépoli du pavillon ne filtrait que des formes incertaines. Sur le côté droit, la sonnette surmontait un dessin de mouette ridicule ainsi qu'un écriteau PAS DE PUB SVP. Sonner, ne pas sonner, je

tergiversais, lorsque tout à coup, la porte s'est ouverte. Camille Pépin est apparu dans son cadre, encore plus grand que dans mes souvenirs, avec sa tignasse blanchie mais frisée, le corps moulé dans un maillot à pois rouges du Tour de France. Il a plissé les paupières et, après une courte hésitation, il m'a reconnu. Son regard s'est promené sur mon visage, sur mes épaules, et enfin sur ma carabine. Il a haussé les sourcils très légèrement, sans plus, comme s'il s'attendait à me voir débarquer avec une arme depuis notre coup de fil.

Je l'ai observé droit dans les yeux, il m'a observé en retour. J'ai porté la main sur mon cœur, et lui, sur le sien. J'ai levé le menton d'un air hâbleur, il m'a imité avant de se fendre d'un grand sourire.

— Bon, Alfred, ne reste pas dehors ! Entre, je t'en prie !

Il avait l'air heureux de me voir et je ne savais plus si je devais en profiter pour lui tirer dans le ventre ou bien accepter son invitation. Une odeur de poulet rôti s'élevait de la cuisine, où une table était déjà dressée avec deux couverts.

— Tu vis avec quelqu'un ? ai-je demandé.

— Non, je vis seul depuis la mort de Paulette.

— Il y a deux assiettes.

Il semblait presque étonné lui-même, comme s'il n'était pas certain de les y avoir mises. Il m'a fait traverser un salon aux teintes presque aussi bariolées que celui de notre appartement rue Antoine-Chantin, et m'a conduit dans un jardin panoramique à l'arrière du

Comme dans un western spaghetti

pavillon. Quelques poteaux électriques gênaient la vue sur la baie de Saint-Brieuc, mais l'endroit se révélait une jolie thébaïde dans laquelle se retirer du monde. Je me suis assis dans un fauteuil en plastique blanc, juste en face de mon ennemi juré, et j'ai posé la carabine sur mes genoux.

— N'y allons pas par quatre chemins, Camille. Je viens de découvrir le secret d'Adèle. À mon âge, franchement, c'est un comble. Quand je pense à toutes ces années où j'ai vécu dans l'ignorance la plus, la plus...

— La plus aimante, m'a-t-il sèchement coupé. Et tu ne peux pas savoir quelle chance tu as.

— J'aurais préféré ne pas avoir cette chance et le savoir avant.

— Ne te raconte pas d'histoires. C'était très bien comme ça. Et puis, ça n'a plus d'importance à présent.

— Ça a son importance si l'on considère mes pulsions meurtrières à ton égard, ai-je répliqué.

— Tu n'as jamais tué personne. Tu ne vas pas commencer à ton âge.

— Figure-toi que si. J'ai tué un homme.

— Doux Jésus.

— Un duel final. Ça serait loyal, non ? Tu me dois bien ça.

— Oui, a-t-il concédé, un duel, ça me plairait assez. De toutes les façons, c'est mieux que de crever d'un cancer.

Camille a posé sa main sur son flanc droit en faisant une grimace exagérée. Bien entendu, le seul homme que

j'avais l'intention de tuer était déjà en train de mourir. C'était tout moi.

— Oh non, c'est pas vrai.

— Oh si. Le pancréas.

J'ai perçu des couinements et des bruits de gorge, une gamme de sons que je connaissais très bien : c'était la musique d'un homme qui cache ses pleurs.

— Mais non, voyons. Tu peux pas mourir comme ça, ai-je protesté encore un peu, pour la forme.

Et sans que je sache trop pourquoi, hormis le fait que je suis quelqu'un de très perméable, je me suis mis à pleurer aussi, d'abord avec retenue, puis de plus en plus fort. Les sanglots de Camille se sont emmêlés aux miens. Ensemble, ils ont formé un bouquet final éclatant, digne des plus grandes fêtes nationales. Nous pleurons peut-être son cancer, mais nous pleurons surtout nos vies d'ignorance béate et nos amours dans les embrasures de salle de bain.

Je me suis mouché à grand bruit. S'en sont suivies quelques minutes de flottement qui résumaient assez bien notre situation existentielle : à mi-chemin entre la résignation et l'espérance qu'un dernier coup de pétard illumine la nuit.

— J'ai des bouteilles de bourbon dans le garde-manger et des bières au frais, a finalement dit Camille. Tu as entendu parler de la station Mir qui va s'écraser sur la France ? J'ai fait du stock, au cas où. Viens, on va se les siffler, je te raconterai tout, et tu verras après si tu as toujours envie de me tuer.

Comme dans un western spaghetti

Je n'étais pas certain de vouloir écouter sa version des coulisses de ma vie, mais l'invitation était difficile à refuser. Je l'ai suivi dans la maison, et tandis qu'il nous servait du bourbon dans des verres à moutarde, j'ai passé en revue la rangée de cadres sur le guéridon à la recherche d'un portrait de toi dans les bras de Camille.

— T'es venu en camping-car ? a-t-il demandé en me tournant le dos.

— Non, à cheval.

Camille m'a tendu mon verre.

— Fais comme chez toi, j'en ai pour deux minutes, a-t-il lancé en sortant.

Je scrutais les portraits de famille : Paulette, jeune, dans sa robe de mariée ; Paulette, moins jeune, devant une pyramide d'Égypte ; Camille faisant l'andouille avec un caniche ; Camille et Paulette donnant la main à un enfant en costume de communion. Le même enfant aux oreilles décollées prenait la pose à des âges différents, esquissant au fil des portraits sur fond bleu le même sourire embarrassé. Pas de traces de toi dans le petit musée de Camille. J'ai fini mon bourbon et j'ai laissé mon verre à côté d'un cendrier décoré de femmes en costumes bretons.

— Valène ! a crié Camille depuis le jardin.

Mon sang s'est figé dans mes artères.

Dehors, Camille m'attendait dans le soleil couchant, un poncho enroulé sur les épaules. Il serrait un fusil de chasse contre sa poitrine et souriait comme un gamin qui vient de découvrir un secret. Je lui ai rendu son

WESTERN SPAGHETTI

sourire. Autour de nous, le vent était chaud, les vire-voltants filaient entre les pavillons.

Il a levé le bras.

J'ai épaulé ma carabine.

Le visage de mon ennemi était beau comme celui d'Henry Fonda.